

—Dis de ma part à Oneux de la mettre aux wagonnets, et ouste ! plus vite que ça.

—Qu'est-ce que c'est que les wagonnets ? demanda Perrine en suivant Rosalie à travers les vastes cours qui séparaient les ateliers les uns des autres. Serait-elle en état d'accomplir ce travail, en aurait-elle la force, l'intelligence ? Fallait-il un apprentissage ? Toutes questions terribles pour elle et qui l'angoissaient d'autant plus que maintenant qu'elle se voyait admise dans l'usine, elle sentait qu'il dépendait d'elle de s'y maintenir.

—N'ayez donc pas peur, répondit Rosalie qui avait compris son émotion ; rien n'est plus facile.

Perrine devina le sens de ces paroles plutôt qu'elle ne les entendit ; car, depuis quelques instants déjà, les machines, les métiers s'étaient mis en marche dans l'usine, morte lorsqu'elle y était entrée, et maintenant un formidable mugissement, dans lequel se confondaient mille bruits divers, emplissait les cours ; aux ateliers, les métiers à tisser battaient, les navettes couraient, les broches les bobines tournaient, tandis que dehors, les arbres de transmission, les roues, les courroies, les volants ajoutaient le vertige des oreilles à celui des yeux.

Voulez-vous parler plus fort ? dit Perrine, je ne vous entends pas.

—L'habitude vous viendra, cria Rosalie. Je vous disais que ce n'est pas difficile ; il n'y a qu'à charger les cannettes sur les wagonnets ; savez-vous ce que c'est qu'un wagonnet ?

—Un petit wagon, je pense.

—Justement, et quand le wagonnet est plein, à le pousser jusqu'au tissage où on le décharge ; un bon coup au départ, et ça roule tout seul.

—Et une cannette, qu'est-ce que c'est au juste ?

—Vous ne savez pas ce que c'est qu'une cannette ? oh ! Puisque je vous ai dit hier que les cannetières étaient des machines à préparer le fil pour les navettes ; vous devez bien voir ce que c'est.

—Pas trop.

Rosalie la regarda, se demandant évidemment si elle était stupide ; puis elle continua :

—Enfin, c'est des broches enfoncées dans des godets, sur lesquelles s'enroule le fil ; quand elles sont pleines, on les retire du godet, on en charge les wagonnets qui roulent sur un petit chemin de fer, et on les mène aux ateliers de tissage ; ça fait une promenade ; j'ai commencé par là ; maintenant je suis aux cannettes.

Elles avaient traversé un dédale de cours, sans que Perrine, attentive à ces paroles, pour elle si pleines d'intérêt, pût arrêter ses yeux sur ce qu'elle voyait autour d'elle, quand Rosalie lui désigna de la main une ligne de bâtiments neufs, à un étage, sans fenêtres, mais éclairés à l'exposition du Nord par des châssis vitrés qui formaient la moitié du toit.

—C'est là, dit-elle.

Et aussitôt, ayant ouvert une porte, elle introduisit Perrine dans une longue salle, où la valse vertigineuse de milliers de broches en mouvement produisait un vacarme assourdissant.

Cependant, malgré le tapage, elles entendirent une voix d'homme qui criait :

—Te voilà, rôdeuse !

—Qui, rôdeuse ? qui, rôdeuse ? s'écria Rosalie, ce n'est pas moi, entendez-vous, père la Quille ?

—D où viens tu ?

—C'est l'Mince qui m'a dit de vous amener cette jeune fille pour que vous la mettiez aux wagonnets.

Celui qui avait adressé cet aimable salut était un vieil ouvrier à jambe de bois, estropié une dizaine d'années auparavant dans l'usine, d'où son nom, la Quille. Pour ses invalides, on l'avait mis surveillant, aux cannetières, et il faisait marcher les enfants placés sous ses ordres, rondement, rudement, toujours grondant, bougonnant, criant, jurant, car le travail de ces machines est assez pénible, demandant autant d'attention de l'œil que de prestesse de la main pour enlever les cannettes pleines, les remplacer par d'autres vides, rattacher les fils cassés, et il était convaincu que s'il ne jurait pas et ne criait pas continuellement, en appuyant chaque juron d'un vigoureux coup du pilon de sa jambe de bois appliqué sur le plancher, il verrait ses broches arrêtées, ce qui pour lui était intolérable. Mais, comme au fond il était bon homme, on ne l'écoutait guère, et, d'ailleurs, une partie de ses paroles se perdait dans le tapage des machines.

—Avec tout ça, tes broches sont arrêtées ! cria-t-il à Rosalie en la menaçant du poing.

—C'est-y ma faute ?

—Mets-toi au travail plus vite que ça.

Puis, s'adressant à Perrine :

—Comment t'appelles-tu ?

Comme elle ne voulait pas donner son nom, cette demande, qu'elle aurait dû prévoir, puisque la vieille Rosalie la lui avait proposée, la surprit, et elle resta interloquée.

Il crut qu'elle n'avait pas entendu, et, se penchant vers elle, il cria en frappant un coup de pilon sur le plancher :

—Je te demande ton nom.

Elle avait eu le temps de se remettre et de se rappeler celui qu'elle avait déjà donné :

—Aurélié, dit elle.

—Aurélié qui ?

—C'est tout.

—Bon ; viens avec moi.

Il la conduisit devant un wagonnet garé dans un coin, et lui répéta les explications de Rosalie, s'arrêtant à chaque mot pour crier :

—Comprends-tu ?

A quoi elle répondait d'un signe de tête affirmatif.

Et de fait son travail était si simple, qu'il eût fallu qu'elle fût stupide pour ne pas pouvoir s'en acquitter ; et, comme elle y apportait toute son attention, tout son bon vouloir, le père la Quille, jusqu'à la sortie, ne cria pas plus d'une douzaine de fois après elle, et encore plutôt pour l'avertir que pour la gronder :

—Ne t'amuse pas en chemin.

S'amuser, elle n'y pensait pas, mais au moins, tout en poussant son wagonnet d'un bon pas régulier, sans s'arrêter, pouvait-elle regarder ce qui se passait dans les différents quartiers qu'elle traversait, et voir ce qui lui avait échappé pendant qu'elle écoutait les explications de Rosalie. Un coup d'épaule pour mettre son chariot en marche, un coup de reins pour le retenir lorsque se présentait un encombrement, et c'était tout ; ses yeux, comme ses idées, avaient pleine liberté de courir comme elle voulait.

A la sortie, tandis que chacun se hâtait pour rentrer chez soi, elle alla chez le boulanger et se fit couper une demi-livre de pain qu'elle mangea en flânant par les rues et en humant la bonne odeur de soupe qui sortait des portes ouvertes devant lesquelles elle passait, lentement quand c'était une soupe qu'elle aimait, plus vite quand c'en était une qui la laissait indifférente. Pour sa faim, une demi-livre de pain était mince, aussi disparut elle vite ; mais peu importait, depuis le temps qu'elle était habituée à imposer silence à son appétit, elle ne s'en portait pas plus mal : il n'y a que les gens habitués à trop manger qui s'imaginent qu'on ne peut pas rester sur sa faim ; de même il n'y a que ceux qui ont toujours eu leurs aises pour croire qu'on ne peut pas boire à sa soif, dans le creux de sa main, au courant d'une claire rivière.

XVII

Bien avant l'heure de la rentrée aux ateliers elle se trouva à la grille des shèdes, et à l'ombre d'un pilier, assise sur une borne, elle attendit le sifflet d'appel, en regardant des garçons et des filles de son âge arrivés comme elle en avance, jouer à courir ou à sauter, mais sans oser se mêler à leurs jeux, malgré l'envie qu'elle en avait.

Quand Rosalie arriva elle rentra avec elle et reprit son travail, activé comme dans la matinée par les cris et les coups de pilon de la Quille, mais mieux justifiés que dans la matinée, car à la longue la fatigue, à mesure que la journée avançait, se faisait plus lourdement sentir. Se baisser, se relever pour charger et décharger le wagonnet, lui donner un coup d'épaule pour le démarrer, un coup de reins pour le retenir, le pousser, l'arrêter, qui n'était qu'un jeu en commençant ; répété, continué sans relâche, devenait un travail, et avec les heures, les dernières surtout, une lassitude qu'elle n'avait jamais connue, même dans ses plus dures journées de marche, avait pesé sur elle.

—Ne lambine donc pas comme ça ! criait la Quille.

Secouée par le coup de pilon qui accompagnait ce rappel, elle allongeait le pas comme un cheval sous un coup de fouet, mais pour le ralentir aussitôt qu'elle se voyait hors de sa portée. Et maintenant tout à sa besogne, qui l'engourdissait, elle n'avait plus de curiosité et d'attention que pour compter les sonneries de l'horloge, les quarts, la demie, l'heure, se demandant quand la journée finirait et si elle pourrait aller jusqu'au bout.

Quand cette question l'angoissait, elle s'indignait et se dépitait de sa faiblesse. Ne pouvait-elle pas faire ce que faisaient les autres qui n'étant ni plus âgées, ni plus fortes qu'elle, s'acquittaient de leur travail sans paraître en souffrir ; et cependant elle se rendait bien compte que ce travail était plus dur que le sien, demandait plus d'application d'esprit, plus de dépense d'agilité. Que fût-elle devenue si, au lieu de la mettre aux wagonnets, on l'avait tout de suite employée aux cannettes ? Elle ne se rassurait qu'en se disant que c'était l'habitude qui lui manquait, et qu'avec du courage, de la volonté, de la persévérance, cette accoutumance lui viendrait ; pour cela comme pour tout, il n'y avait qu'à vouloir, et elle voulait, elle voudrait. Qu'elle ne faiblît pas tout à fait ce premier jour, et le second serait moins pénible, moins le troisième que le second.

Elle raisonnait ainsi en poussant ou en chargeant son wagonnet, et aussi en regardant ses camarades travailler avec cette agilité qu'elle leur enviait, lorsque tout à coup elle vit Rosalie qui rattachait un fil tombé à côté de sa voisine : un grand cri éclata, en même temps tout s'arrêta ; et au tapage des machines, aux ronflements, aux vibrations, aux trépidations du sol, des murs et du vitrage succéda un silence de mort, coupé d'une plainte enfantine :

—Oh ! la ! la !

Garçons, filles, tout le monde s'était précipité ; elle fit comme les autres malgré les cris de la Quille qui hurlait :

—Tonnerre ! mes broches arrêtées.

Déjà Rosalie avait été relevée ; on s'empressait autour d'elle, l'étouffant.

—Qu'est-ce qu'elle a ?

Elle-même répondit :

—« La main écrasée. »

Son visage était pâle, ses lèvres décolorées tremblaient, et des gouttes de sang tombaient de sa main blessée sur le plancher.

Mais, vérification faite, il se trouva qu'elle n'avait que deux doigts blessés, et peut-être même un seul écrasé ou fortement meurtri.

Alors la Quille, qui avait eu un premier mouvement de compassion, entra en fureur et bouscula les camarades qui entouraient Rosalie.

—Allez-vous me fichir le camp ? V'là-t-il pas une affaire !

—C'était peut-être pas une affaire quand vous avez eu la quille écrasée, murmura une voix.